

Ernest Boulangier

Avis. — Tous droits de traduction, représentation et reproduction réservés.



LES

SABOTS DE LA MARQUISE

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

PAR MM. MICHEL CARRÉ ET JULES BARBIER

MUSIQUE DE M. ERNEST BOULANGER;



Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'Opéra-Comique, le 29 septembre 1854;

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

LE BARON.	MM. BOSSINE.
NICOLAS, valet du Baron.	SAINTE-FOY.
GIROFLÉE, jardinier.	PALIANTI.
LA MARQUISE.	Mlle ^s BOULART.
LISE.	LEMERCIER.

La scène se passe en province, au château de la Marquise.



Un boudoir. — A droite, la porte d'un cabinet. — A gauche, la chambre de la marquise. — Porte au fond.

SCÈNE I.

LA MARQUISE, LISE.

(La marquise est assise devant une harpe. — Lise travaille à une broderie.)

INTRODUCTION.

LA MARQUISE, en s'accompagnant.

- « Chloris dormait sur la fougère;
- » Ses moutons paissaient à l'entour,
- » Sylvandre, en voyant la bergère.
- » Ne put maîtriser son amour... »

LISE, à part.

Voyons un peu comment Sylvandre
Sait trouver le chemin des cœurs...

LA MARQUISE, continuant.

- « Il s'écria d'une voix tendre :
- » Chloris!... »

(On entend au dehors une fanfare de cors de chasse. —

La marquise s'interrompt.)

Ah ! les maudits chasseurs!...

LISE, riant, à part.

Bon ! voici les chasseurs !

LA MARQUISE.

On ne peut plus s'entendre ;
Essayons de reprendre

(Reprenant.)

« Chloris!... »

(Nouvelle fanfare.)

Bon ! voici le cor
Qui résonne encor !...

LISE.

Hélas ! madame, c'est sans doute
Le baron qui se met en route
Pour chasser dans les environs !

LA MARQUISE.

Que Dieu confonde les barons !

LISE.

Celui-là cependant vous aime,
Et je crois même,
D'amour extrême !

LA MARQUISE.

Pourquoi donc vient-il sans façon
Jeter son air dans ma chanson ?

(Le bruit du cor s'éloigne.)

LISE.

Mais, écoutez! nos chasseurs font silence!...

Ils se sont éloignés, je pense!...

Ah! madame, s'il vous plaît,

Chantez le second couplet!

LA MARQUISE.

Soit!

LISE.

Ce pauvre Sylvandre!

LA MARQUISE.

< Chloris ouvre alors la paupière

> Et voit Sylvandre à ses genoux,

> A sa surprise, à sa colère,

> Succède un sentiment plus doux! >

LISE, à part.

Ah! voyons ce qu'elle lui chante

Pour le payer de ses douceurs!

LA MARQUISE.

< Elle dit d'une voix touchante :

> Sylvandre!... >

(Nouvelle fanfare.)

Ah! les maudits chasseurs!

LISE, riant.

Bon! encor les chasseurs!

LA MARQUISE.

On ne peut plus s'entendre!

Essayons de reprendre :

< Sylvandre!... >

(Nouvelle fanfare.)

Ah! voici le cor

Qui résonne encor!

(Elle se lève.)

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.

Non, je ne puis reprendre!

On ne peut plus s'entendre,

Et voici le cor

Qui résonne encor!

LISE.

Chloris, comme Sylvandre,

Ne peut se faire entendre,

Et voici le cor

Qui résonne encor!

LA MARQUISE.

C'est insupportable!... je ne peux même plus faire de musique chez moi!... qu'on me parle encore du calme de la vie champêtre!... ah! Lise, ma chère Lise! la campagne commence à me prendre terriblement sur les nerfs!... toujours les mêmes arbres, le même horizon, le même ciel et les mêmes chasseurs... c'est affreux!... je m'ennuie!... Combien y a-t-il de temps que je suis veuve?

LISE.

Il y aura demain tout juste un an, madame.

LA MARQUISE.

Pas davantage?

LISE.

Le temps semble bien long à madame?

LA MARQUISE.

Ah! ne m'en parle pas... le veuvage paraît une chose agréable au premier abord; on va, on vient, on respire à l'aise, on se sent libre enfin... mais, à la longue, les avantages disparaissent et les inconvénients reprennent le dessus... on est obligée de vivre loin de la cour, en province, dans la solitude! de renoncer au bal, à la toilette, au plaisir, à la jeunesse!... on éprouve surtout le besoin de faire enrager quelqu'un, et alors on se prend tout naturellement à regretter son mari!

LISE.

S'il en est ainsi, madame, mariez-vous bien vite, vous avez encore tout le temps d'en faire enrager un autre...

LA MARQUISE.

Et qui cela?

LISE.

Bon! vous n'avez que l'embaras du choix... l'un de vos deux voisins, madame; le chevalier...

LA MARQUISE.

Ah! le chevalier! un fat! qui ne m'appelle jamais qu'Églé ou Chloris; c'est agaçant!

LISE.

Eh bien! pourquoi pas le baron?

LA MARQUISE.

Le baron!... un rustre qui veut bien nous aimer, ses chiens et moi!... fil!...

LISE.

Il faut pourtant vous décider pour l'un ou pour l'autre!

LA MARQUISE.

Bah! toute réflexion faite, je crois qu'il vaut encore mieux rester veuve!...

ARIETTE.

Vive le veuvage!

Il rompt l'esclavage

Du mariage!

Bien folle, sur ma foi,

Qui rentre sous sa loi

Sans un ordre exprès du roi.

Quand on est jeune et jolie

Comme nous,

C'est folie

De prendre un nouvel époux!

Pourquoi courons-nous

Après des époux

Sots et jaloux?

Cette belle flamme

Qui remplit leur âme

Au nom de l'hymen

S'éteindra demain!

Vive le veuvage !
 Il rompt l'esclavage
 Du mariage !
 Bien folle, sur ma foi,
 Qui rentre sous sa loi
 Saus un ordre exprès du roi.

LISE.

Restez donc veuve, madame, mais songez
 que vous n'aurez personne à faire enrager.

LA MARQUISE.

Si fait, toi !

LISE.

Bien obligée de la préférence !
 (On frappe à la porte du fond.)

LA MARQUISE.

Qui vient là ?

(Giroflée ouvre la porte et s'arrête sur le seuil. — Il
 tient un bouquet d'une main et une paire de sabots
 de l'autre.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, GIROFLÉE.

LISE.

Ne faites pas attention, madame, c'est le jar-
 dinier. (La marquise prend un livre, s'assied et lit.)
 Qu'y a-t-il, Giroflée ?

GIROFLÉE.

Pardon, excuse, mam'zelle, c'est m'sieur le
 chevalier qui envoie, comme ça, ce gros bou-
 quet à madame la marquise, et m'sieu le baron
 qui lui envoie ça itou.

LISE, prenant le bouquet et les sabots.

C'est bon... donne... Est-ce qu'il n'y a pas
 de lettres ?

GIROFLÉE, fouillant dans sa poche.

Excusez, mam'zelle ; chacun une... v'là
 celle de m'sieu le chevalier, et v'là celle de
 m'sieu le baron... non, c'est pas ça... atten-
 dez que j' flaire... v'là celle de m'sieu le che-
 valier... elle sent bon... l'autre ne sent rien.

LISE, prenant les lettres.

Merci, Giroflée... tes choux se portent bien ?

GIROFLÉE.

Vous êtes ben honnête, mam'zelle... ils pro-
 fitent tout d'même... et vous ?

LISE.

Moi itou, Giroflée.

GIROFLÉE.

Allons... tant mieux ! mais faut du fumier,
 voyez-vous... la terre s'en souvient toujours...
 dame ! oui ! mam'zelle... la compagnie... je
 vous saluo. (Il sort.)

LISE.

Bonsoir !

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LISE.

LA MARQUISE, interrompant sa lecture.
 Qu'est-ce que c'est ?

LISE.

C'est un bouquet du chevalier, madame
 (la marquise prend le bouquet), avec ce pli à votre
 adresse.

LA MARQUISE, repoussant la lettre.

Ah ! fi ! son papier empesté le musc.

LISE.

Ce n'est pas le papier, madame, c'est le style
 qui a cette odeur-là.

LA MARQUISE.

Voyons... (Lise lui présente la lettre.) Non...
 lis toi-même.

LISE, décachetant la lettre. — Lisant :

« Charmante Églé !... »

LA MARQUISE.

Quand je te le disais !...

LISE, reprenant.

« Charmante Églé ! mes fleurs puissent-elles vous plaire !
 » Hélas ! je les expose au plus sensible affront !
 » Les lis auprès de vous rougiront de colère,
 » Et de dépit les roses pâliront !

LA MARQUISE, bâillant et jetant le bouquet sur un
 guéridon.

Ah !...

LISE, bâillant aussi.

Ah oui !

LA MARQUISE.

Et tu veux que j'épouse un pareil homme !

LISE.

Moi, madame ? Dieu m'en garde !

LA MARQUISE.

Il me rappellerait continuellement mon pre-
 mier mari.

LISE.

Il est vrai que feu M. le marquis donnait
 assez dans la fadeur...

LA MARQUISE.

Et portait des habits d'un ridicule...

LISE.

A ce point qu'il ne s'est trouvé personne
 dans toute la province pour les acheter, et
 qu'ils sont encoro là dans la garde-robe.

LA MARQUISE.

Pourquoi ne les envoie-tu pas au chevalier ?

LISE.

J'y pensais, madame. (A part.) Et d'un ! —
 Voilà M. le chevalier tout aussi enterré que
 M. le marquis ! — Passons à l'autre !

LA MARQUISE.

Mais que caches-tu donc là, derrière toi ?

LISE.

Le bouquet de M. le baron, madame, car
 chacun vous a envoyé le sien.

LA MARQUISE.

Ah!

LISE, montrant les sabots.

Voyez plutôt!

LA MARQUISE.

Des sabots!

LISE.

Tout neufs !

LA MARQUISE, se levant avec colère.

Ah! il m'envoie des sabots!... et que veut-il que j'en fasse, bon Dieu! Est-ce une mauvaise plaisanterie?... Se moque-t-il de moi?... Il m'écrit sans doute... où est sa lettre?

LISE.

La voici, madame.

LA MARQUISE, vivement.

Mais donne donc ! (Elle prend la lettre et l'ouvre.)

LISE, à part.

Oh! oh! m'est avis que celui-ci a plus de chances que l'autre.

LA MARQUISE, lisant.

« Ma chère voisine... » (S'interrompant.) sa chère voisine!... » (Continuant.) Vous avez la » mauvaise habitude de vous promener le soir » dans la prairie, et, comme elle est fort humide et que vous portez des chaussures très » minces, je vous envoie une paire de sabots, » afin que vous ne ne vous enrhumiez pas. » J'espère que vous voudrez bien vous en servir pour l'amour de moi... J'irai vous demander à déjeuner au retour de la chasse. — » Votre ami... » (Après un moment de silence.) Et il croit que je mettrai ses sabots!

LISE, à part.

Nous ne bâillons pas, du moins!

LA MARQUISE.

Mais comprends-tu de pareilles façons?... me prend-il pour une de ses villageoises, par hasard?... car il paraît qu'il en conte à ces demoiselles, tout baron qu'il est... N'y a-t-il pas une certaine Jeanneton... la fille de son fermier, je crois... il l'a trouvée jolie, n'est-ce pas?... oui, oui, on m'a conté cela... Eh bien! qu'il lui envoie ses sabots!

LISE.

Il est vrai que les procédés de M. le baron sont d'une inconvenance...

LA MARQUISE.

Il a des qualités, sans doute... Il est franc, loyal, dévoué, honnête homme enfin!... mais il ne suffit pas d'être honnête homme...

LISE.

Qui est-ce qui n'est pas honnête homme?

LA MARQUISE.

Il faut être gentilhomme aussi, et c'est ce qu'il n'est pas. « J'irai vous demander à déjeuner au retour de la chasse. » Cette manière de s'inviter chez une femme... Est-ce poli, cela?... Ne faudra-t-il pas que je fasse manger

ses chiens aussi?... Pourquoi non!... quand on a des sabots!... Enfin, il faut bien en passer par là. (Se regardant dans une glace.) Si je changeais de robe... celle-ci est affreuse, n'est-ce pas? Préviens-moi dès qu'il sera arrivé. Des sabots!... non, c'est incroyable, en vérité!... Des sabots! des sabots!

(Elle rentre dans son appartement.)

SCÈNE IV.

LISE, seule.

Ah! ah! ah! cette chère marquise, la voilà bien embarrassée!... A sa place, je n'y regarderais pas de si près.

COUPLETS.

I.

Vous êtes, ma chère maîtresse,
Trop difficile à contenter.
En ce monde, où le temps nous presse,
L'amour nous dit de nous hâter.
Hélas! que nous sert-il d'attendre?
Trop souvent on n'y gagne rien.
Pour moi, je suis fille à me rendre
Aussitôt qu'on le voudra bien...
Aimons qui nous aime,
C'est le bon système
A suivre ici-bas !
Si Nicolas m'aime,
Va pour Nicolas !

II.

Pour vous, le chevalier soupire ;
L'amour lui trouble la raison.
Le baron lui-même a beau dire,
Il vous adore à sa façon.
Si l'un des deux a su vous plaire,
A quoi bon chercher plus longtemps ?
Pour moi, le choix est simple à faire,
Nicolas est seul sur les rangs...
Aimons qui nous aime,
C'est le bon système
A suivre ici-bas !
Si Nicolas m'aime,
Va pour Nicolas !...

Ce brave Nicolas!... Voilà un bon mari... confiant, robuste, bien portant... et bête à faire plaisir!... Qu'est-ce qu'on peut désirer de plus? (Entre Nicolas.)

SCÈNE V.

LISE, NICOLAS.

NICOLAS, s'approchant de Lise sur la pointe des pieds.
Hou!

LISE, poussant un cri.

Ah!

NICOLAS, riant,
C'est nous!... hi! hi! hi!

LISE.
Tu m'as fait une peur...

NICOLAS.
Dam! faut rire!

LISE.
Imbécile!

NICOLAS.
Bah! c'est rien qu'ça!

LISE.
Est-ce que ton maître n'est pas avec toi?

NICOLAS.
Il étioit au ch'nil qui f'sont manger les chiens... Ouf! il fait chaud tout d'même!
(Il s'étend sur le canapé.)

LISE.
A merveille! ne te gêne pas, mon garçon, fais comme chez toi!

NICOLAS.
Eh ben! pisque je d'vons vous épouser tre-tous, j'somm's-t-y pas chez nous?... c'te bêtise!

LISE.
Tu es poli!
NICOLAS, se levant.

Dam! c'est-y vrai ça?... A preuve qu'j'allons t'embrasser.

LISE.
Veux-tu bien finir... je n'aime pas ces manières-là, d'abord!

NICOLAS.
Ah bah!... faut rire!...
LISE, lui donnant un soufflet.

Eh bien! ris maintenant!
NICOLAS.

Morgué!
(Bruit de coups de fouet.)

LISE.
Bon! voilà ton maître! Allons l'annoncer à ma maîtresse! (Tirant Nicolas par la manche.) Allons, viens donc! tu te froteras la joue une autre fois.
(Ils entrent chez la marquise.)

SCÈNE VI.

LE BARON, seul.

(Le fusil sur l'épaule, la gibecière au côté et le fouet à la main. Costume campagnard, longues guêtres de cuir, etc.)

AIR.

Corbleu! morbleu!
Ventrebieu!

Vive le bruit, vive la chasse!

Vive le grand air et l'espace!
Corbleu! morbleu! ventrebieu!

Avec le jour, moi, je me lève,
Joyeux et vermeil
Comme le soleil!
Et d'un vieux flacon que j'achève
Je fête gaîment
Le nectar charmant.

Puis je gagne
La campagne,
Mon fusil sur l'épaule et mes chiens me suivant;
Attentive
Et craintive,

La perdrix tend la tête à l'encontre du vent.
Sur sa trace,
Rustaud passe;

Il s'arrête, et soudain son regard m'avertit!
En silence,
Je m'avance;

Et l'oiseau tout tremblant sous l'herbe se blottit.
Pille! tue!

Dans la nue,
Il s'envole et s'élanç!... A grand bruit, le coup part!
C'est la foudre!

Dans la poudre,
Le pauvre oiseau frappé vient tomber au hasard!

Puis à la ferme, je m'arrête,
On m'accueille; on me fête!

Et tandis que le fermier
Court au cellier,

A Jeanneton, d'un air tendre,
Je demande un baiser
Qu'on veut me refuser,
Mais qu'on me laisse prendre!

Sur l'herbe enfin je vais m'étendre,
Et je m'endors tranquillement.

Paisiblement,
Nonchalamment!
Corbleu! morbleu! ventrebieu!

Vive le bruit! vive la chasse! etc., etc.

SCÈNE VII.

LE BARON, LA MARQUISE, puis LISE,

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il donc?... pourquoi ce tapage? Prenez-vous ma maison pour une auberge, monsieur le baron!

LE BARON, à part.

Ah! diable!... (Haut.) C'était l'hallali, ma chère marquise... voyez plutôt ce que je vous rapporte. (Il lui présente un lièvre et un lapin.)

LA MARQUISE.

Ah! si!... les pauvres bêtes!

vez-vous le demander?... cela me fait mal à la poitrine, voilà tout!... Allons, soyez bonne : n'est-ce pas que vous mettez mes sabots?

LA MARQUISE.

Jamais !

LE BARON, à part.

Corbleu ! quelle petite tête de fer !

LA MARQUISE.

Vous dites ?

LE BARON.

Moi... rien...

(Lise et Nicolas apportent une table toute servie.)

LISE.

Madame est servie.

LA MARQUISE.

C'est bien.

NICOLAS, au baron.

Vous m'direz des nouvelles de c'petit blanc-là, not' maître, j'l'ons pris comme pour moi.

LE BARON.

Qu'est-ce que tu as donc ? ta joue est toute rouge.

LISE, riant.

C'est un coup de soleil.

NICOLAS.

P'têt' ben !

LA MARQUISE.

Laissez nous !

LISE, à Nicolas.

Viens !

(Ils sortent.)

LE BARON.

Allons, à table ma voisine ! (Il s'attable.)

LA MARQUISE, à part.

Sa voisine ! (Elle s'assied en face du baron.)

LE BARON.

Voilà un jambon qui fait venir l'eau à la bouche. (Il sert la marquise et se sert ensuite.)

LA MARQUISE, à part.

Quelles expressions !

LE BARON.

J'ai une faim de tous les diables ! et vous ?

(Il mange.)

LA MARQUISE, à part.

Le rustre !

DUO.

LE BARON.

Pourquoi ne mangez-vous pas ?

Pour faire honneur au repas,

Videz au moins votre verre.

(Il remplit le verre de la marquise jusqu'au bord.)

LA MARQUISE.

Merci!...

LE BARON.

Faites-moi raison.

LA MARQUISE.

Je n'ai pas soif.

LE BARON.

Bah!... sans façon.

Trinquiez avec moi, ma chère :

Je bois à votre santé !

(Il boit.)

LA MARQUISE.

Trop aimable, en vérité !

LE BARON.

Moi, j'aime la bonne chère,

Et le bon vin

Me met en train.

ENSEMBLE.

LE BARON.

Voyez quel joli breuvage !

Quelle charmante liqueur !

Un doux parfum s'en dégage,

Qui nous met la joie au cœur !

LA MARQUISE, à part.

Voyez quel sot personnage !

Voyez quel plaisant seigneur !

Quelles façons, quel langage !

Dignes de toucher un cœur !

(La marquise se lève.)

LE BARON.

Quoi!... déjà vous lever?...

LA MARQUISE.

Qu'importe!... buvez ! buvez !

Sans moi, videz la bouteille...

LE BARON.

Hélas ! en voici la fin.

(Il boit.)

Ah ! le bon vin ! ah ! le bon vin !

(Se levant et se rapprochant de la marquise.)

L'amour tout bas me conseille

De boire à vos jolis yeux !

LA MARQUISE.

Vraiment?... c'est très gracieux !

LE BARON.

Ah ! ah ! quelle merveille !

Le madrigal

N'est pas trop mal.

ENSEMBLE.

(Reprise.)

LE BARON.

Voyez quel joli breuvage, etc.

LA MARQUISE, à part.

Voyez quel sot personnage, etc.

(La marquise tourne le dos au baron et fait quelques pas pour s'éloigner.)

LE BARON.

Hé bien ! vous me quittez ?

LA MARQUISE.

Je vous cède la place.

LE BARON.

Et d'où vient ce ton de glace ?

A mon insu

Vous aurais-je déplu ?

LA MARQUISE, avec ironie. — Parlé.
Vous, me déplaire?... fi donc!

LE BARON.
Que voulez-vous? J'y vas à la bonne franquette!
Moi, je mène rondement
Le sentiment.

LA MARQUISE, à part. — Parlé.
C'est insoutenable!

LE BARON.
Voyons, dites-moi franchement
Ce qui vous trotte dans la tête?

LA MARQUISE, parlé.
Vous le voulez!... Eh bien! soit, je vais
vous le dire.

LE BARON, parlé.
Diable!

LA MARQUISE.
D'abord vous aimez trop la table;
Vous êtes grossier dans vos goûts!
Votre rire est insupportable...
Vous voulez qu'on rie avec vous,
Vous avez un ton qui me choque;
De vos chiens vous parlez toujours;
D'un juron ou d'une équivoque
Vous émaillez tous vos discours!
Vos habits sont lourds et difformes;
Vous portez des souliers énormes;
Au village même, dit-on,
Vous en contez à Jeanneton.
D'aimer le vin, vous faites gloire;
Vous chantez des chansons à boire,
Et tout en chantant
Vous buvez d'autant!
Vous semez, vous plantez, en somme
Vous n'avez rien d'un gentilhomme.
Et les loups... je dis loups-garous,
Sont encore mieux appris que vous!

LE BARON, parlé.
A mon tour.
LA MARQUISE, se levant.
Comment, à votre tour!...

LE BARON, lui faisant signe de se rasseoir.
D'abord, vous êtes minaudière;
Vous posez tout le long du jour,
Sans comédie et sans manière
Vous ne sauriez dire : bonjour!
Vous ne pensez qu'à la toilette;
Les chiffons sont votre élément;
Mais surtout vous êtes coquette,
Madame... épouvantablement!
Oui, c'est là votre unique étude,
Pour n'en pas perdre l'habitude.
A tous venants, jeunes et vieux.
Je vous vois faire les doux yeux.
Si l'on boit, on perd votre estime,
Si l'on mange, on commet un crime..
Vous voulez, enfin,
Qu'on meure de faim!
En un mot, sachez-le, madame,

Vous n'êtes qu'un semblant de femme,
Une poupée aux yeux d'émail
Qui sait jouer d'un éventail!

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, se levant.
Grand merci du panégyrique!
Je reconnais là votre amour!
Franchement, du moins il s'explique
Et se montre à moi sans détour!
Vous pouvez garder votre amour!

LE BARON.
Voilà le seul panégyrique
Que m'inspire, ici, votre amour,
Franchement, morbleu! je m'explique,
Ma foi, tant pis!... chacun son tour!
Vous pouvez garder votre amour!

LA MARQUISE.
Oui, Monsieur, vous pouvez reprendre
Et vos serments et votre ardeur!

LE BARON.
Au chevalier vous pouvez rendre
Ce que j'avais de votre cœur!

LA MARQUISE.
Le chevalier est adorable,
Charmant, parfait, incomparable!

LE BARON.
Les Jeannetons ont des appas,
Que bien des marquises n'ont pas!

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.
Adieu donc, vivez en rustique,
Je sais ce que vaut votre amour;
Franchement du moins il s'explique
Et se montre à moi sans détour.
Vous pouvez garder votre amour!

LE BARON.
Adieu! je vais vivre en rustique
Et je renonce à votre amour!
Franchement, morbleu! je m'explique,
Ma foi, tant pis! chacun son tour,
Vous pouvez garder votre amour!

(La marquise rentre dans son appartement.)

SCÈNE IX.

LE BARON, seul.

Eh bien, morbleu! je n'en suis pas fâché. .
il ne faut pas être trop bon non plus!... je res-
terai garçon, mille diables!... et je ne m'en
porterai pas plus mal. — Créatures fantas-
ques!... cervelles capricieuses!... têtes de li-
nottes! — Je suis furieux!... ne faut-il pas pour
lui plaire que j'aie m'affubler de la défroque
du défunt! Oh! les femmes!... les femmes!...
traînez-vous à leurs pieds... entourez-les de
soins et d'amour, adorez-les... si la coupe de

votre habit ne leur plait pas, ou s'il vous arrivés d'avoir faim, haro sur le baudet!... vous êtes un homme à prendre!... et elles vous sacrifieront impitoyablement au premier fat venu, pourvu qu'il sache débiter une fadeur ou danser un menuet.— Le beau talent!... Mais, cornedebœuf! si je voulais, moi... Eh bien! pourquoi ne voudrais-je pas?... Oui, mais voilà le difficile!... vouloir et pouvoir sont deux!... Par où commencer? que faut-il faire?... est-ce que je m'entends aux belles manières, moi, qui ne suis jamais sorti de ma province?... La marquise a raison!... je suis gauche, lourd, maladroit, je ne suis qu'un paysan, enfin!... tandis qu'elle... morbleu! elle est charmante! si j'avais déjeuné, au moins!...

(Il s'assied devant la table.)

SCÈNE X.

LE BARON, LISE.

LISE, une cafetière à la main.

Voici le chocolat.

LE BARON.

Donne!

LISE.

Eh bien! et madame la marquise?...

LE BARON, à demi-voix.

Madame la marquise est une pécore. (Il boit.)

LISE, très haut.

Une pécore!

LE BARON.

Veux-tu te taire, malheureuse!... si elle t'entendait!...

LISE.

Mais qu'est-il donc arrivé?

LE BARON.

Il est arrivé que ma gaucherie lui déplaît, que ma balourdise l'irrite et que mon appétit l'exaspère! (Il mange.) Conclusion : elle me met à la porte.

LISE.

Eh bien! rentrez par la fenêtre...

LE BARON.

Oui, mais c'est que, pour grimper à cette fenêtre-là, il faut passer à travers un buisson de gentilleses, de fadeurs, de courbettes et de convenances que le chevalier connaît mieux que moi.

LISE.

Le chevalier... Rassurez-vous, monsieur le baron, vous n'avez rien à craindre de ce côté-là!...

LE BARON, se levant.

En es-tu sûre?...

LISE.

Puisque je vous le dis!... J'ajouterai même cette parole : que ma maîtresse vous aime, et

qu'elle ne se débat ainsi contre vous que pour avoir les honneurs de la guerre et vous faire acheter sa défaite.

LE BARON.

Ah! bah!

LISE.

J'en gagerais ma tête!... C'est à vous de livrer le dernier combat et de prendre la place d'assaut!

LE BARON.

Eh bien! ventrebleu! je veux suivre tes conseils... Tu es le général en chef, et je suis le corps d'armée... parle, et j'obéis.

LISE.

A la bonne heure!...

RONDEAU.

A vous je m'intéresse;
Pour plaire à ma maîtresse,
Pour gagner son amour,
Soyez homme de cour!
Prenez-en la figure,
L'habit et la tournure;
Surtout changez de ton,
Oubliez Jeanneton.
A vous je m'intéresse,
Pour plaire à ma maîtresse,
Pour gagner son amour,
Soyez homme de cour!

LE BARON. (Parlé.)

Oui, mais c'est justement là le point... Que faut-il faire pour cela?

LISE.

Savez-vous porter une épée
Avec grâce et sans trébucher?
Sans y commettre d'équipée,
Dans un bal savez-vous marcher?
Savez-vous, d'une main adroite,
Pu-ser dans l'or de votre boîte
Un tabac, qui, comme un vieux vin,
A mûri son parfum divin?
Et sur un jabot de dentelle,
Quand il en tombe une parcelle,
Savez-vous, d'un geste élégant,
L'écousseter de votre gant?
Savez-vous, auprès d'une femme,
Peindre votre amoureuse flamme,
Sans boire, sans vous enivrer,
Sans vous fâcher et sans jurer?
Savez-vous, flattant son caprice,
Quand vient l'occasion propice,
Lui faire à propos le régal
D'un rébus ou d'un madrigal?
Savez-vous, par quelque surprise,
Captiver son âme indécise,
Et choisir, en fait de cadeaux,
Autre chose que des sabots?
Mais surtout savez-vous attendre,

Sans le forcer, l'aveu si tendre
Que vous voulez en obtenir ?
Savez-vous le laisser venir ?
Savez-vous respirer les roses,
Et les cueillir sans les froisser ?
Savez-vous encor bien des choses ?
Savez-vous seulement danser ?

Voilà ce qu'il faut faire
Pour charmer et pour plaire !
A ce prix est l'amour !
Soyez homme de cour !
Prenez-en la figure,
L'habit et la tournure ;
Surtout changez de ton,
Oubliez Jeanneton.
Voilà ce qu'il faut faire
Pour charmer et pour plaire,
A ce prix est l'amour,
Soyez homme de cour !

LE BARON.

Je ne retiendrai jamais tout ce que tu m'as dit là !

LISE.

Essayez !

LE BARON.

Au fait... morbleu !

LISE, l'interrompant.

Ne jurez pas !

LE BARON, se grattant l'oreille.

Diab !

LISE, riant.

C'est donc bien difficile !

LE BARON.

Donne-moi du champagne, cela m'éclaircira les idées.

LISE.

Ne buvez pas !

LE BARON.

Diab !...

LISE.

Bon ! n'allez-vous point vous décourager au premier pas ?

LE BARON.

Eh bien ! non ! j'aurai l'esprit d'être un sot, corne...

(Il s'arrête en voyant Lise poser son doigt sur sa bouche.)

LISE.

A la bonne heure !

LE BARON.

Merci de la leçon, ma chère, j'en profiterai... et, pour la peine, il faut que je t'embrasse !...

LISE.

Fi !... sont-ce là les manières d'un gentil-homme, monsieur le baron ? On prend de la main droite une bague dont la main gauche

n'a que faire, et on la passe délicatement au doigt de l'aimable soubrette qui vous a rendu service... le baiser vient après, s'il veut...

(Nicolas paraît sur le seuil et écoute. Lise présente le doigt au baron, et celui-ci exécute de point en point ce qu'elle vient de dire.)

LE BARON.

Es-tu contente, friponne ?

LISE, faisant la révérence.

Ravie, monseigneur !

LE BARON.

Allons donc ! (Il l'embrasse. — A part.) Et maintenant, marquise, à nous deux !... j'ai mon idée... (Il sort par la porte de droite.)

SCÈNE XI.

LISE, NICOLAS.

NICOLAS, avec indignation.

Oh !...

LISE, riant.

C'est toi, Nicolas ?... eh bien ! qu'as-tu donc ?

NICOLAS.

Oh !

LISE.

Quoi ?... oh !...

NICOLAS.

Coquine ! perfide ! déloyale ! serpent !... v'là donc c' que tu m' gardais pour quand j' serions mariés ensemble !...

LISE.

Comment, c'est pour la petite politesse de ton maître que tu fais tout ce tapage ?

NICOLAS.

All' appell' ça des politesses... la scélérate !... à preuve qu'il t'ayont donné c't' anneau pour la peine, ainsi !

LISE.

Veux-tu m'écouter ?

NICOLAS.

Non !

LISE, lui tournant le dos.

Eh bien ! parle à ton aise !

NICOLAS.

J' parlerons si ça m' platt, et j' parlerons pas si ça m' platt pas !

LISE.

Vrai, tu es trop bête !

NICOLAS.

C'est possible !... mais j' veux pas être au' chose...

LISE.

Ton maître m'a donné cette bague en échange d'un bon conseil, et je lui ai donné son baiser en échange de sa bague... est-ce clair ?

NICOLAS.

Quel bon conseil donc ?

LISE.

Un conseil pour se faire aimer de ma maîtresse.

NICOLAS.

Ah !

LISE.

Ne vois-tu pas que c'est un diamant, imbécile !... et que tu pourras en acheter un quartier de terre ?

NICOLAS.

Ah ! dame... si c'est comme ça !...

LISE.

Fi ! le vilain jaloux !... qui soupçonne sa maîtresse !...

NICOLAS.

J' pouvions pas d'viner...

LISE.

Qu'est-ce que ce serait donc si j'étais sa femme !...

NICOLAS.

Eh ben ! j' te d'mandons pardon, là !...

(Il se met à genoux.)

LISE.

Non, Monsieur, jamais ! (Le menaçant.) Tu mériterais !...

NICOLAS, se rejetant vivement en arrière.

Oh !

LISE.

Ah ! dame, si tu me fais rire... Allons, relève-toi, et n'y reviens plus !

NICOLAS.

Oh ! ça, j'en jure !

LISE.

Chut ! voici madame la marquise !... Aide-moi à enlever la table...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

(La marquise entre en réfléchissant. — Nicolas et Lise enlèvent le déjeuner.)

LA MARQUISE, sans voir les autres personnages.

Il est certain que ce pauvre baron n'a pas tout à fait tort... oui, je suis coquette... je suis même très coquette !... Mais comment faire pour ne pas être coquette ?... Ne m'a-t-il pas parlé de naturel aussi ?... Qu'est-ce que c'est que le naturel ?... Je ne suis donc pas naturelle, moi ?... (Avec un soupir.) Ah ! si je m'appelais Margot ou Jeanneton, je lui plairais mieux sans doute... Les hommes ont de singuliers goûts, il faut en convenir !... (Apercevant Nicolas.) Ah ! ah ! c'est toi, Nicolas... bonjour, mon garçon !

NICOLAS.

M'ame la marquise est ben honnête.

LA MARQUISE.

Ton maître n'est donc pas encore parti ?

NICOLAS.

Oh ! qu' non !

LA MARQUISE, à part.

Eh ! mais, j'y pense... si j'essayais ?... Pourquoi pas !... (Haut.) Laisse-nous, Lise.

NICOLAS, saluant.

M'ame la marquise... la compagnie...

LA MARQUISE.

Toi, Nicolas, reste ici, j'ai à te parler...

(Lise sort.)

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, NICOLAS.

LA MARQUISE.

Allons, approche.

NICOLAS, riant bêtement et tournant son chapeau dans ses mains.

Hi ! hi ! hi !

LA MARQUISE.

Connais-tu Jeanneton ?

NICOLAS.

Hé ! hé ! hé !

LA MARQUISE.

La trouves-tu mieux que moi ?

NICOLAS.

Oh ! oh !

LA MARQUISE.

Allons... parle...

DUO.

Fais-moi de la belle

Un portrait fidèle...

NICOLAS.

Dame !... voyez-vous, foi d' Nicolas !

C'te Jeanneton-là ne m' déplaît pas !

C'est ce qu'on appelle un beau brin d' fille !...

Elle a l' teint frais et l'œil qui brille !

Des mains comme ça !... des pieds comme ça !

Ah !

Quel joli brin d' fill' ça fait là !...

Vous d'mandez son portrait, le v'là !

LA MARQUISE, riant.

Pour charmer et plaire,

Que sait-elle faire ?

NICOLAS.

Dame ! al' sait tout c' qui faut savoir !

Al' n' cache point c' qu'est bon à voir !

D' rire et d'boire al' ne s' fait point faute !

Et l' dimanche faut voir comme al' saute,

Les bras par ci, les jamb's par là !

Ah !

Qué drôl' de dansous' ça fait là !

Vous d'mandez c' qu'al sait faire, le v'là !
(Nicolas fait quelques pas pour sortir.)

LA MARQUISE, le retenant,
Je veux aussi que tu me dises
Comment on fait l'amour chez vous.

NICOLAS.
Dam' ! les garçons dis' des bêtises,
Et les fill's leur allong' des coups !

LA MARQUISE.
Enfin, comment dit-on : Je t'aime !
Allons, vite, apprends-moi cela !

NICOLAS.
On dit comm' ça : J' t'aimons tout d' même,
M' veux-tu ? j' te veux ! c'est dit ! tope là.

ENSEMBLE.

LA MARQUISE.
Quoi ! c'est ainsi qu'au village
On fait la cour ?
Est-ce donc là le langage
Que veut l'amour ?

NICOLAS.
Oui, c'est comm' ça qu'au village
Nous f'sons la cour !
On s' donn' des coups, c'est l'usage,
Pour prouv' d'amour !

LA MARQUISE, à part.
A ce charmant usage,
Il faut se conformer !
C'est le moyen, je gage,
De me faire aimer !
(Elle regarde Nicolas de la tête aux pieds.)

NICOLAS, à part.
Jarnigué ! comme al' m' dévisage !
LA MARQUISE, à part.

De ce garçon,
Prenons d'abord une leçon.

NICOLAS, à part.
On dirait qu'ell' m' trouv' beau garçon.

LA MARQUISE.
Nicolas !...

NICOLAS.
Madame la marquise !

LA MARQUISE.
Parle-moi donc !

NICOLAS.
Que faut-il que j'tise ?

LA MARQUISE.
Parle-moi comme à Jeanneton.

NICOLAS.
Oh ! oh ! oh ! c'te bêtise !

LA MARQUISE.
Pour l'instant, je suis Jeanneton.
Point de façon !

NICOLAS, riant.
Oh ! oh ! oh ! si vous ét's Jeann'ton
Faut changer de ton !

LA MARQUISE.
Eh bien ! voyons, parle sans rire.
NICOLAS.
Ah ! dam ! il est sûr et certain...
(Il se gratte l'oreille et s'arrête.)
LA MARQUISE.
Est-ce tout ce que tu sais dire ?
NICOLAS.
Qu'il fait un joli temps c'matin !

ENSEMBLE.

LA MARQUISE, riant.
Quoi ! c'est ainsi qu'au village
On fait la cour :
Est-ce donc là le langage
Que veut l'amour ?

NICOLAS.
Dam ! c'est comm' ça qu'au village
Nous f'sons la cour ;
J'n'en savons pas davantage !
Adieu, bonjour !
(Nicolas salue la marquise et gagne la porte.)

LA MARQUISE, parlé.
Allons, allons, dégourdis-toi !
NICOLAS, parlé.

Vous le permettez ?
LA MARQUISE, riant.
Je te le permets.
(La marquise l'encourage du geste et attend. Nicolas prend tout à coup son parti.)

NICOLAS.
Eh ben ! donc... je te trouvons gentille !
LA MARQUISE, avec dignité.
Quoi ! maraud, vous me tutoyez !

NICOLAS.
J'suis beau garçon ! toi t'es bell' fille !
LA MARQUISE, le repoussant.
Halte-là ! vous vous oubliez !

ENSEMBLE.

NICOLAS, poursuivant la marquise.
Bon gré, mal gré faut qu'on m'embrasse !
Et v'là toujours

Comment qu'ça s'passe !
Oui, toujours,
V'là comme' ça s'pass' dans les amours.

LA MARQUISE.
O ciel ! holà ! quittons la place !
De ses amours
Je crains l'audace !
(Elle saisit une sonnette et sonne à tour de bras.)

Sont-ils sourds !
Lise, Marton, Frontin ! au secours !
(Nicolas veut embrasser la marquise. Celle-ci lui donne un soufflet.)
NICOLAS.

Holà !
(La marquise se sauve dans son appartement. Lise entre en riant aux éclats.)

SCÈNE XIV.

NICOLAS, LISE.

LISE, à part.

Et de deux !

NICOLAS, se frottant la joue.

Je n'avons pas d'chance !

LISE.

Eh bien ! j'en vois de belles ! A votre aise, monsieur Nicolas.

NICOLAS.

Hein !

LISE.

Quelle horreur !

NICOLAS.

C'était pour rire !

LISE.

Comment, pour rire !

NICOLAS.

All' veut r'sembler à Jeanneton... j'y apprenions !...

LISE.

Et madame la marquise te payé ta leçon par un soufflet !

NICOLAS.

Et un rude !... les tiens ne sont que de la Saint-Jean en comparaison.

LISE.

C'est bon à savoir.

NICOLAS.

Heureusement... j'lons reçu sur l'aut' joue !

LISE.

Ça t'apprendra à vouloir donner des leçons d'amour aux marquises.

NICOLAS.

C'est elle qu'a voulu...

LISE.

Et si je ne veux pas, moi.

NICOLAS.

C'est différent !... j'y en donnerons plus.

LISE.

A la bonne heure ! (Lui prenant le bras.) Sais-tu ce que je conclus de tout ceci ?...

NICOLAS.

Ma fine, non !

LISE.

Je conclus que ton maître adore ma maîtresse et ma maîtresse raffole de ton maître.

NICOLAS.

Ah !

LISE.

Reste à savoir comment ils se tireront de là maintenant.

NICOLAS.

D'où !

LISE.

Suis bien mon raisonnement : monsieur le baron veut se faire homme de cour pour plaire à madame la marquise.

NICOLAS.

Oui !

LISE.

Madame la marquise veut se faire villagooise pour plaire à monsieur le baron.

NICOLAS.

Oui !

LISE.

Eh bien ! quand madame la marquise sera villageoise, et que monsieur le baron sera homme de cour, ils n'auront fait que changer de rôles et ne seront pas plus avancés qu'au-paravant.

NICOLAS.

C'est pas tout ça !... s'marieront t'y ou s'marieront t'y pas ?

LISE.

Ils se marieront indubitablement.

NICOLAS.

Eh ben ! alors, j'nous marierons-t'y aussi, nous ?

LISE.

C'est probable !

NICOLAS.

Eh ben ! alors, v'la tout c'qui m'faut, à moi !

LISE, à part.

L'excellent mari que j'aurai là !

NICOLAS, indiquant une des chambres voisines.

Mutus !... il m'semble qu'on r'mue là d'dans !...

LISE.

Voyons !... (Elle regarde par le trou de la serrure.) Ah ! mon Dieu ?

NICOLAS.

Quoi donc ?

LISE.

C'est ton maître... avec les habits du défunt.

NICOLAS.

Ah ! bah !

(La porte s'ouvre.)

LISE.

Regarde !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE BARON.

FINALE.

LE BARON.

Me voilà !... je ne suis plus le même
Il faudra que l'on m'aime !

Que tout cède à ma loi !
Me voilà !... je suis content de moi !

LISE.

Eh quoi, monsieur, c'est vous !

NICOLAS.

Eh quoi !... c'est vous, not' maître !

ENSEMBLE.

LISE.

J'hésitais à vous reconnaître.

NICOLAS.

J'n'osions, ma foi, pas vous reconnaître !

LE BARON, à Lise.

J'ai profité de ta leçon !

(Pirouettant.)

Me trouves-tu bonne façon ?

LISE.

Ah ! ah ! ah !

LE BARON.

Pourquoi rire ?

NICOLAS.

Oh ! oh ! oh !

LE BARON.

Qu'est-ce à dire ?

LISE.

Attendez... tenez-vous coi !

LE BARON.

Pourquoi !

LISE.

Nous allons voir, je suppose,
Une autre métamorphose.

(Elle entraîne le baron dans le fond du théâtre. — La marquise sort de sa chambre. — Elle est en jupons courts et en cornette de paysanne.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Me voilà !... je ne suis plus la même !

Il faudra que l'on m'aime !

Que tout cède à ma loi !

Me voilà !... je lui plairai, je croi !

LE BARON, s'avancant.

Quoi ! marquise, c'est vous !

LA MARQUISE, étonnée.

Que vois-je ici paraître !

ENSEMBLE.

LE BARON.

J'hésitais à vous reconnaître !

LA MARQUISE.

J'hésitais à vous reconnaître !

LISE ET NICOLAS, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(Ils sortent en riant.)

SCÈNE XVII.

LE BARON, LA MARQUISE.

DUO.

LA MARQUISE, à part.

Quel étrange changement !

Quel bizarre accoutrement !

Je ne sais vraiment

Comment

Le regarder sans rire !...

LE BARON, à part.

Quel étrange changement !

Quel bizarre accoutrement !

Je ne sais vraiment

Comment

La regarder sans rire !...

ENSEMBLE.

LE BARON.

Que lui dire ?

LA MARQUISE.

Que lui dire ?

LE BARON, pirouettant sur ses talons,

Allons, allons, abordons-la.

(Il toussé.)

Hum !

(S'avancant.)

M'y voilà :

(Avec une galanterie ridicule.)

En vérité, chère marquise,

Il est temps que je vous le dise,

Vous l'emportez en dignité,

En grâce, en esprit, en beauté ;

Vous l'emportez sur Vénus même !

Voilà pourquoi chacun vous aime !

En vérité,

Voilà pourquoi chacun vous aime !

LA MARQUISE.

Ho ! oh ! oh ! m'sieu l'baron,

Vous êt's ben bon !

(Elle fait la révérence.)

Vo' compliment ne m' sembl' point bête ;

Faut vous répondre quelq' chos' d'honnête...

Primo, d'abord j' m'y connaissons,

J' vous trouv' plus biau qu' ben des garçons

Et ben plus aimabl' qu' l' gros Pierre !

V'là pourquoi c'est vous qu' j' préfère

D' tout's façons.

V'là pourquoi c'est vous qu' j' préfère !

LE BARON, lui prenant galamment la main.

Charmante Églé !

LA MARQUISE.

Hé ! hé ! hé ! hé !

LE BARON.

Belle Chloé !

LA MARQUISE.

Hé ! hé ! hé ! hé !

LES SABOTS DE LA MARQUISE.

NICOLAS, à part.

V'la l'agrément
D'un tendre amant !

LA MARQUISE, parlé.

Votre bras, voisin... je veux aller dîner
chez vous sans façon.

LE BARON.

Vraiment !

LISE.

Mais, madame... les chemins sont affreux !

LA MARQUISE.

Eh bien ! est-ce que je n'ai pas les sabots du
baron ?

LE BARON.

Morbleu ! corbleu ! ventrebleu ! marquise,
je vous promets de ne plus jurer...

(Prenant la main de la marquise.)

Mais quittons un rôle emprunté !
Restons chacun ce que nous sommes !

LA MARQUISE.

Le cœur seul fait les gentilshommes.

LE BARON.

L'amour seul donne à la beauté
La grâce de la vérité !

NICOLAS.

Quelq'fois nos maîtr's en vérité,
Sont bien plus fous que je n'sommes !
Quand j' mangeons des pommes, c'est des pommes ;
Quand j' somm's amoureux d'un' beauté,
J' l'épousons sans difficulté !...

FIN DES SABOTS DE LA MARQUISE.